

# Éditorial : Ils étaient des milliers...

Ils étaient des milliers à s'agglutiner aux abords de l'aéroport... Ils étaient des milliers à se presser, à se pousser, à se bousculer, à se marcher les uns sur les autres... Ils étaient des milliers, ces hommes angoissés par le sort cruel qui les attendaient lorsqu'ils seraient poursuivis, traqués par les égorgeurs auxquels on venait de les livrer... Elles étaient des milliers, ces femmes terrorisées à l'idée de se faire agresser, souiller, violer... Ils étaient des milliers ces vieillards et ces enfants apeurés qui pleuraient et ne comprenaient rien à cette tragédie qui les écrasait et broyait leur famille... Oui ! Ils étaient des milliers à attendre désespérément dans la fournaise d'un soleil impitoyable, sous le poids d'un air devenu irrespirable, parce que chargé d'humidité malsaine et de peur atroce... Et ils attendaient tous... Et ils espéraient tous l'hypothétique embarquement sur un avion, oiseau de délivrance et de salut... Ils étaient des milliers, enfin, à se mourir de faim, de soif et d'angoisse...

Croyez-vous que l'on vous décrit, ici, ce qui s'est passé aujourd'hui, à Kaboul après le retrait des troupes américaines... Et que l'on veut vous faire revivre, par une redondance bien inutile, ces images que toutes les télévisions du monde nous ont servies jusqu'à saturation ? Vous n'y êtes pas du tout !!!

Cela se passait à Oran, dans cette triste indifférence générale qui régnait alors de l'autre côté de la Méditerranée ; cela se passait aux abords immédiats de l'aéroport de La Sénia et cela se passait au port, sur les quais et terre-pleins du Ravin Blanc, au cours des dernières journées du mois de juin, avant une indépendance qui allait amener avec elle l'horreur du 5 juillet.

Souvenez-vous... vous, les derniers témoins du début de notre exil. Souvenez-vous de ces heures d'effroi qui ont pré-

cedé la venue de la grande faucheuse en cette maudite cinquième journée de juillet de cette ô combien cruelle année 1962. Comment, à la vue de ces images, ne pas évoquer les heures tragiques que nous avions vécues ?...

Aujourd'hui, les médias, à qui mieux mieux, ont mené campagne pour sensibiliser l'opinion publique sur la détresse du peuple afghan... Mais, dites-nous, quels médias avaient souligné avec autant d'insistance la périlleuse incertitude des lendemains de l'indépendance algérienne ? Aujourd'hui, les cœurs tendres comprennent aisément la terreur de cette population afghane, lâchement livrée sans défense aux représailles, à la vengeance des sanguinaires talibans.

En 1962, avait-on fait preuve de la même compréhension face à l'angoisse de cette population oranienne qui savait très bien ce qui attendait dans les jours à venir, bon nombre de ses enfants ?

Que l'on ne s'y trompe pas ! Pour « avoir déjà payé », comme disaient nos grand-mères, les lecteurs de *L'Écho de l'Oranie*, et avec eux tous les Pieds-Noirs, dispersés à travers le monde, tous sont particulièrement sensibles aux malheurs du peuple afghan, des hommes et surtout des femmes, lâchement livrés aux talibans tortionnaires... Tout ce qui fait de nous des êtres humains, nos réflexions, nos pensées, nos sentiments, tout, nous fait concevoir sans peine ce que sera le martyr que vont infliger les représailles vengeresses des « vainqueurs », assoiffés de sang et ivres de vengeance. Pour l'avoir vécu, nous ne pouvons qu'être compatissants envers ce peuple aussi abandonné que nous l'avons été.

Aussi abandonné ? C'est à voir !... Aujourd'hui la France a organisé le rapatriement des Français avec une noria d'avions civils et surtout militaires. Chaque jour, la télé nous a tenus informés du nombre de citoyens français rapatriés...

Étions-nous, en 1962, « des Français à rapatrier » ??? Il faut croire que non,

puisque, suivant les ordres de l'Élysée, très rares étaient les avions français à atterrir et à décoller de La Sénia. Heureusement, ils furent suppléés par quelques avions étrangers, notamment hollandais, sommés d'atterrir à Bordeaux.

Au port, la situation était tout aussi dramatique. Pourtant les bateaux étaient là. L'Espagne de Franco - « Quoi ? ce dictateur !!! » - avait même envoyé deux bâtiments de croisière pour évacuer ses propres ressortissants et accueillir jusqu'à l'impossible, tous ceux qui se présenteraient à la coupée. Notre général leur refusa l'entrée du port et il fallut la colère du caudillo qui n'hésita pas à envoyer un bâtiment de guerre pour forcer le blocus inhumain. Devant l'incident diplomatique qui se préparait, notre étoilé, contraint et forcé, capitula.

Aujourd'hui, le Président de la République - et il ne nous appartient pas de porter ici un jugement sur la politique qu'il mène - a multiplié ses discours pour sensibiliser l'opinion sur le sort des ressortissants nationaux, mais aussi sur celui des Afghans qui avaient aidé la France. Aujourd'hui, plusieurs ministres de son gouvernement ont multiplié les déclarations sur ces Afghans qui seraient « inquiétés », « poursuivis », « traqués », « condamnés ».

En 1962, aviez-vous entendu nos ministres, un Joxe ou un Messmer, faire une seule allusion à ces harkis qui avaient servi la France au prix de leur sang et qui seraient « torturés », « émasculés », « énucléés », « ébouillantés », « écartelés », « brûlés vifs », « décapités »... Bien au contraire, Messmer, alors ministre des armées, avait donné l'ordre, applaudi par tous les godillots, de les faire expulser des navires où ils s'étaient réfugiés...

Aujourd'hui, des municipalités dont nous tairons pudiquement la couleur, Marseille, Strasbourg, Lyon, Grenoble, Clermont-Ferrand, Laval, Nancy, Rouen, Besançon... se sont portées volontaires pour accueillir les réfugiés afghans.

Aujourd'hui, dans les déclarations de leurs maires, on peut relever certaines expressions fort vertueuses : « La fraternité devrait être au cœur même de notre République » ou encore : « On ne peut pas tout ; mais ici, nous prendrons toute notre part pour protéger celles et ceux qui sont menacés ».

En 1962, quelle « fraternité » s'est manifestée à l'appel de Gaston Defferre, maire socialiste de cette ville qui proclamait dans l'une de ses banderoles d'accueil : « Les Pieds-Noirs à la mer » ? Quelle protection et quel accueil offrait-il, lorsque, sur le *Paris-Presse* du 22 juillet 1962, il sommait les réfugiés débarquant d'Algérie, d'aller se faire voir ailleurs ; et au cas où l'on n'aurait pas compris, il précisait à l'Assemblée natio-

nale : « Il faut les pendre, les fusiller, les rejeter à la mer, jamais je ne les recevrai dans ma cité ».

Il nous faut croire que les temps, à défaut des « princes qui nous gouvernent », ont bien changé.

Aujourd'hui, le chef de l'État fait savoir que la protection et l'accueil de ceux qui ont aidé la France est un devoir. « C'est aussi l'honneur de la France !!! » a-t-il insisté.

Fort bien, fort bien... mais en 1962, où était l'honneur de la France ?... Ne cherchez pas... Sans doute aux objets perdus, abandonnés dans la poussière d'un képi étoilé...

Depuis 1962 et ses heures atroces - bientôt 60 ans -, des jours, des semaines, des mois, des années, des lustres ont

passé. Notre douloureux sentiment d'injustice s'est-il atténué ? Au fil du temps, les rubriques nécrologiques se sont lourdement chargées.

Ils étaient des milliers, affirmait dans son titre, notre éditorial... Sont-ils encore, aujourd'hui, quelques centaines seulement... à se souvenir ?

### L'Écho de l'Oranie

*NDLR - Nombre de nos fidèles lecteurs retrouveront dans cet article certaines répétitions déjà décrites dans de récents éditoriaux. Quoi qu'il en soit, même si ces répétitions agacent ou fatiguent, notre devoir de mémoire est de faire comme Sisyphe, monter et remonter le rocher des souvenirs de l'Algérie française.*

## Un nouvel appel...

Dans l'éditorial de notre n°385<sup>1</sup>, nous évoquions l'inexorable érosion du nombre d'abonnés, avec des chiffres plus parlants que n'importe quel discours : si nous comptions près de 13.000 abonnés en 2014, nous n'étions plus que 10.700 en 2016 et 8.220 en 2019. Aujourd'hui, alors qu'approche le « soixantenaire » de notre exode, nous sommes à peine 7.000 abonnés, un chiffre sous lequel nous passerons avant les premiers jours de 2022.

À notre appel de 2019, vous aviez répondu présent, à la mesure de vos possibilités, et vos efforts comme vos lettres de soutien, dont nous ne vous remercierons jamais assez, nous avaient été droit au cœur.

Comme nous l'indiquions alors, l'existence même de *L'Écho de l'Oranie* était menacée dans l'année et demie suivante... Mais nous sommes encore là ! Bien que nous ayons réduit au plus juste nos dépenses, c'est surtout votre générosité qui a permis de sauvegarder ce lien précieux que représente notre journal.

Pourtant, les chiffres ont la vie dure... Si la baisse du nombre d'abonnés se maintient dans les mêmes proportions, nous passerons sous la barre des 5.000 abonnés à l'horizon 2024. Or, en raison des charges que doit supporter l'association, ce cap inquiétant nous contraindra de nouveau à envisager le pire... Avant d'arriver à cette échéance, ce n'est pas de gaieté de cœur que nous tirons à nouveau la sonnette d'alarme, et rappelons ici quelques lignes du précédent appel au don, paru il y a deux ans déjà :

« Comment remédier à cette préoccupante situation ? Que faut-il faire pour éviter que ces lambeaux de notre vie de là-bas nous soient arrachés et s'engloutissent à jamais dans les ténèbres du néant ? Une augmentation de l'abonnement ? Oui sans doute y serons-nous contraints. (...) Ensuite, pour pouvoir continuer notre route, notre appel se fait pressant auprès de chacun d'entre vous. Tout d'abord vers ceux qui, convaincus de la nécessité de maintenir ce lien entre nous, ont néanmoins « laissé courir » par pure négligence, le renouvellement de leur propre abonnement ou de celui d'un être très proche qui ne peut plus le faire... Ensuite, notre SOS s'adresse à

vous tous qui souhaitez prendre une part active dans la vie de l'Écho. Mais vos souhaits ne suffisent pas. Nous n'aborderons pas la question d'un don, si minime soit-il, même s'il est toujours possible de le faire. Mais nous suggérons que chacun d'entre nous puisse "ramener au bercail", ne fût-ce qu'un seul abonné. Si cela se réalisait, le nombre de nos lecteurs se verrait aussitôt doublé et la transmission de nos si chers souvenirs encore assurée pour de nombreuses années à venir. Est-ce un projet tellement utopique ? Chacun d'entre nous connaît, dans son entourage, un ou plusieurs compatriotes oranais qui s'intéressent à nos articles (...) C'est là qu'on s'aperçoit que souvent, trop souvent, ceux qui s'intéressent à la mémoire vivante de notre Algérie, ne sont pas abonnés. Alors, nous les fidèles, faisons un effort : celui de convaincre un voisin, un ami, un parent, de rejoindre nos rangs, en souscrivant, sinon avec enthousiasme - comme pour les mariages de raison, l'enthousiasme viendra après - au moins, avec le sentiment d'avoir fait quelque chose pour notre Oranie tant chérie. »

<sup>1</sup> Une pique de rappel, novembre/décembre 2019